

Paroles d'honneur

Marie-Claude Fortin

Volume 9, Number 1, Fall 2012

La littérature engagée

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67467ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fortin, M.-C. (2012). Paroles d'honneur. *Entre les lignes*, 9(1), 20–22.

Paroles d'honneur

Au Québec, où le français est constamment menacé, où les questions nationalistes ne cessent de soulever les passions, l'écrivain a longtemps été sur la ligne de front. Aujourd'hui, l'homme de lettres tient à distinguer son œuvre littéraire de son œuvre citoyenne. Mais son rôle demeure primordial. / MARIE-CLAUDE FORTIN

« *Les frontières de nos rêves ne sont plus les mêmes.
Des vertiges nous prennent à la tombée des oripeaux
d'horizons naguère surchargés.*

*La honte du servage sans espoir fait place à la fierté
d'une liberté possible à conquérir de haute lutte.* »

Manifeste du Refus global, 1948

Les écrivains ont été nombreux, tout au long du Printemps érable, à prendre part au débat qui a secoué et secoue le Québec. Dans les médias sociaux, les Louise Desjardins, Jean Barbe, Bertrand Laverdure, pour n'en nommer que quelques-uns, ont fièrement affiché leur couleur. Bien sûr, le carré rouge ne fait pas l'écrivain engagé. C'est comme simple citoyen que ces poètes et romanciers se sont prononcés sur la place publique. Mais leur notoriété d'écrivain a fait son œuvre. Quand un Victor-Lévy Beaulieu annonce qu'il paiera l'amende d'un étudiant qui a manifesté sur le pont Champlain; quand une Perrine Leblanc écrit, dans un éditorial paru dans *Le Monde*, « La violence que je raconte dans mes romans, je la retrouve dans la rue »; quand une Élise Turcotte lance, dans une lettre au premier ministre publié dans les journaux : « [...] vous et vos ministres pratiquez depuis des mois un détournement du sens des mots qui fait mal », leurs paroles frappent l'imaginaire et creusent leur chemin jusqu'au cœur.



Si l'on n'en connaît pas encore les tenants et aboutissants, ce Printemps érable aura eu comme conséquence de provoquer un bouillonnement tel que nous n'en avons pas connu depuis longtemps. Depuis, peut-être, les années soixante, véritable âge d'or de la littérature engagée au Québec. On se souviendra d'ailleurs que c'est un texte qui a servi de bougie d'allumage à la Révolution tranquille. Un texte phare, *Refus global**, paru en 1948, cosigné par 16 artistes – peintres, sculpteurs, danseurs, acteurs, dramaturges, poètes, écrivains (dont l'inoubliable Claude Gauvreau). Pour **Michel Biron**, coauteur avec François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, de *l'Histoire de la littérature québécoise* (Boréal,

2007), ce texte rédigé par le peintre automatiste Paul-Émile Borduas est « le symbole même du texte engagé ». On y annonçait, dans une langue poétique, la fin du « règne de la peur », la naissance d'un « nouvel espoir collectif ». Finie la grande noirceur dans laquelle nous avait plongés le clergé! « Place à la magie! Place aux mystères objectifs! Place à l'amour! », clamait-on. Dès la publication de ce manifeste qui, « même s'il n'était pas écrit par un écrivain, reste un texte littéraire », insiste Biron, le militantisme est devenu « une valeur pour les écrivains, presque

[Le manifeste du Refus global] est le symbole même du texte engagé.

On y annonçait, dans une langue poétique, la fin du « règne de la peur », la naissance d'un « nouvel espoir collectif ».

LE FÉMINISME AU THÉÂTRE

Les années 70-80 ont été le théâtre des femmes, qui ont intégré le féminisme dans la littérature. Dans l'effervescence du moment, le Québec a produit des pièces de théâtre emblématiques comme *Les fées ont soif*, de Denise Boucher et *La nef des sorcières*, d'un collectif réunissant entre autres Marie-Claire Blais et Nicole Brossard, la première s'étant heurtée à une opposition farouche... des Cercles de fermières! À la même époque, le Théâtre expérimental des femmes (TEF) brûlait les planches, alors que Carole Fréchette (*Baby blues*) et Hélène Pedneault (*La déposition*) mettaient en scène des personnages féminins affrontant un patriarcat écrasant. Oubliés, tous ces thèmes? Ce serait sans compter l'obstinée Pol Pelletier, cofondatrice du TEF morte en 1990, qui a remis en scène tout récemment au FTA *La pérégrin chérubinique*, de Jovette Marchessault, où une vieille pèlerine se lamente sur sa jeunesse marquée par la résignation et le sacrifice. (Annick Duchatel)

NOUVEAUTÉS À LIRE



PHOTO : MARIE BERNATCHEZ

David Marin, Gaston Miron - Rassemblement du Parti québécois à Laval-des-Rapides

une sorte de contrainte. Il y avait chez les écrivains le désir, voire la nécessité de participer à l'essor de la nation », poursuit-il.

Cette période infiniment riche de notre histoire a donné naissance à des œuvres qui hantent encore notre imaginaire collectif. « Gérard Godin, dans ses *Cantouques*, essayait de traduire sa vision politique dans une forme d'écriture, explique Biron. Entre les textes pour les journaux et les contes de Jacques Ferron, il y avait une contamination, une sorte d'unité de la voix. Comme lui, Aquin (*Prochain épisode*) et Gaston Miron (avec son unique, mais immense recueil, *L'homme rapaillé*) cherchaient une forme appropriée qui ne soit ni du français traditionnel classique, ni du folklore, qui serait moderne sans

être régionaliste. Et ils ont réussi! » Ils ont créé des œuvres en symbiose avec leur époque, avec leurs convictions. Hubert Aquin écrivait des romans révolutionnaires (*voir notre rubrique Classiques*), tout imprégnés des idéaux de l'époque d'un État souverain. Gaston Miron, des poèmes qui chantaient le pays, la beauté et la fragilité d'une langue en péril. Roch Carrier (*La guerre, yes sir!*) créait des personnages qui opposaient une résistance farouche à l'anglais envahisseur, Jacques Godbout mettait en scène un personnage bicéphale, à l'image du pays (*Les têtes à Papineau*), et Jacques Poulin promettait (*Son cheval pour un royaume*.



NOTRE INDÉPENDANCE
28 Québécois
s'expriment
Collectif
Stanké
2012



LE QUÉBEC VERS L'ÂGE
ADULTE
Édition revue et
augmentée de
(...) Teen Spirit.
Essai sur notre époque
Nicolas Lévesque
Nota bene
2012



CARRÉ ROUGE
Jacques Nadeau
Préface de
Jacques Parizeau
Fides
2012



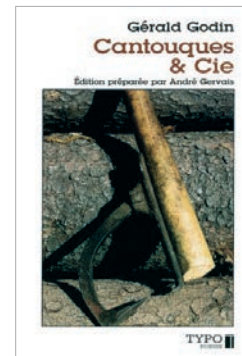
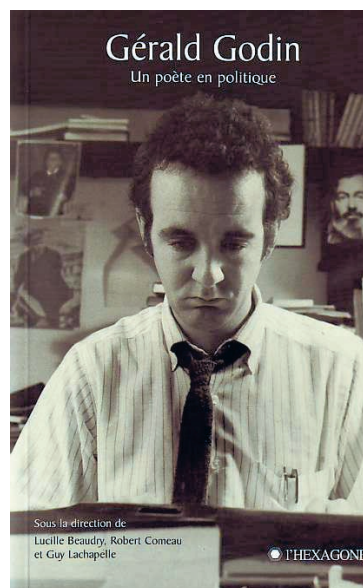
LA DÉMOCRATIE,
UNE AFFAIRE DE TOUS
Redécouvrir le vrai sens
de la politique
Yvan Bordeleau
Liber
2012



JE ME SOUVIENDRAI
2012 - Mouvement
social au Québec
Collectif
La boîte à bulles
2012

POUR LA SUITE DU MONDE

L'écrivain engagé n'est certes pas né avec la Révolution tranquille. Son arbre généalogique le fait remonter au 19^e siècle, à l'époque où naissait la littérature québécoise. Pour Biron, *L'histoire du Canada* de François-Xavier Garneau, poète et historien national, est un exemple de littérature engagée. « C'était un ouvrage savant, érudit, un texte marquant dans l'histoire politique, parce qu'il venait prouver qu'il y avait bel et bien une histoire nationale. » À cette époque, rappelle-t-il, c'étaient surtout les journalistes qui jouaient le rôle de brasseurs d'idées, d'empêcheurs de tourner en rond. « Les journalistes d'alors étaient bien différents de ceux d'aujourd'hui, explique Michel Biron. Ils n'étaient pas des reporters, ils étaient des gens de



« Toute personne qui poursuit une œuvre littéraire authentique, qui trouve sa propre voix, ne peut le faire que dans des conditions de liberté. Et collectivement, nous avons besoin de liberté. » – Normand Baillargeon

lettres. Mais comme, à cette époque, le livre coûtait cher, et que la profession d'écrivain n'existait pas comme telle, chez nous, c'était dans les journaux qu'ils publiaient – contes, nouvelles, récits... – et qu'ils prenaient position dans des textes d'opinion, dénonçant tel procès, tel juge qu'ils trouvaient vendu, étalant leurs convictions politiques, comme le chroniqueur Arthur Buies qui publiait en 1870 son célèbre texte contre la peine de mort, inspiré de Victor Hugo. »

CHANGEMENT DE CAP

Aujourd'hui, on est davantage porté à faire une distinction nette entre l'œuvre littéraire et l'œuvre engagée. Par exemple, **Normand Baillargeon**, philosophe, chroniqueur et auteur de nombreux essais, ne se considère pas comme un écrivain. « Si je fais de la littérature engagée, c'est en tant qu'intellectuel, affirme-t-il. Les gens comme moi disposent d'un grand privilège, en raison du respect qui est encore accordé aux universitaires intellectuels. Nous avons le temps, la formation pour lire, écrire, nous documenter. Cela implique que nous avons aussi le devoir d'intervenir dans les débats sociaux. » Pourtant, pour l'auteur du *Petit cours d'autodéfense intellectuelle* (Lux Éditeur, 2005), la littérature avec un grand L, celle des romanciers, des poètes, peut elle aussi, « mais d'une façon très indirecte », être engagée. « Je suis convaincu que c'est en poursuivant sa tâche d'artiste, de poète, que l'écrivain a un engagement réel », affirme cet admirateur de Prévert, mais aussi des Gilbert Langevin, Paul-Marie Lapointe et Roland Giguère... « Un engagement, avant toute chose, de liberté. Toute personne qui poursuit une œuvre littéraire authentique, qui trouve sa propre voix, ne peut le faire que dans des conditions de liberté. Et collectivement, nous avons besoin de liberté. À cet égard, l'œuvre de Réjean Ducharme

est peut-être la plus révolutionnaire de notre littérature, avance-t-il. Pourtant, cet homme-là mène une vie secrète, on ne le voit pas s'impliquer. Ses romans n'en sont pas moins importants, libérateurs. »

NOUVELLES VOIX

« De nos jours, beaucoup d'écrivains, d'artistes, interviennent sur la place publique, remarque Michel Biron, prennent position, s'expriment, en se servant de nouveaux médias. Au fond, ils poursuivent une tradition, mais dans des formats un peu différents. La plupart des écrivains distinguent nettement leurs textes à caractère engagé et leurs textes romanesques, ajoute-t-il, comme s'ils mettaient une coupure entre eux et le monde. Il faut dire que le combat politique est mené à un niveau plus institutionnel. Des associations comme l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ) sont leurs porte-paroles. Ça change un peu la donne. » Peut-être qu'avec le Printemps érable, on retrouvera le sentiment que l'écrivain peut faire l'histoire et changer le monde. Mais « la littérature n'est pas un sport d'équipe », rappelle Michel Biron, citant Jacques Laurent. « On ne peut pas faire de la littérature en gang. » Aujourd'hui, avec la spectaculatisation de la culture, et de la poésie en particulier, on veut se débarrasser du mythe du poète solitaire, et c'est très bien. Mais je crois que cette tension entre deux pôles — d'un côté l'écrivain; de l'autre, le citoyen — reste au cœur même de la modernité. Quand on y pense, l'écrivain engagé par excellence, c'est peut-être celui qui arrête d'écrire et s'en va en politique. Comme disait Jacques Brault, l'écriture arrive toujours avant ou après l'événement politique. Pas pendant. » ❖

**Refus global et autres écrits*, par Paul-Émile Borduas, Typo, 2010